

Review

Reviewed work:

Violetta L. Waibel, *Hölderlin und Fichte 1794-1800*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2000, 384 pp.

by Manuel Roy

Philosophiques, vol. 28, n° 1, 2001, p. 233-235.

To cite this review, use the following address :

<http://id.erudit.org/iderudit/004978ar>

Notice: citation formatting rules may vary according to different fields of knowledge.

This document is subject to copyright. All services operated by Érudit available for your use are also subject to the terms and conditions set forth in this document <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html?lang=en>

Érudit is a non-profit multi-institutional publishing consortium comprising the Université de Montréal, the Université Laval and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to produce and disseminate scholarly documentation. Érudit offers digital publishing services for scientific journals since 1998.

To contact the Érudit team : erudit@umontreal.ca

Violetta L. Waibel, *Hölderlin und Fichte 1794-1800*,
Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2000, 384 pp.

Depuis que Heidegger a attiré l'attention des lecteurs sur la teneur philosophique de l'œuvre de Hölderlin, les commentateurs ont su mettre en lumière le rôle prépondérant joué par ce dernier dans la naissance et le développement de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler l'idéalisme allemand. Si l'on en croit toutefois Mme Violetta Waibel, qui est déjà reconnue pour les travaux qu'elle a produits en collaboration avec Dieter Henrich (concernant le premier idéalisme (*Frühidealismus*)) et Manfred Frank (concernant le premier romantisme), les ouvrages existants n'ont pas encore su rendre pleinement justice à Hölderlin. Dans son nouveau livre intitulé *Hölderlin und Fichte : 1794-1800*, celle-ci fait de Hölderlin un lecteur et un penseur dont la pénétration et l'influence sur les philosophes de son époque dépassent de loin les hypothèses les plus audacieuses que l'on avait jusqu'à maintenant formulées à ce sujet, ce qui n'est pas peu dire.

Le livre de Mme Waibel, qui ne comprend pas de conclusion, est composé de six chapitres qui sont en fait six articles de longueurs diverses consacrés chacun à un thème différent traité de manière à peu près autonome.

Le premier chapitre, consacré à la critique hölderlinienne de la première « théorie fichtéenne du moi (*Theorie des Ich*) » (71), comme l'appelle Mme Waibel, est sans doute celui qui donne la meilleure idée du genre de thèses que défend cette dernière dans son ouvrage.

On a fait souvent de Hölderlin un lecteur de Fichte plus pénétrant qu'il n'était en réalité : il aurait, a-t-on affirmé plus d'une fois à la suite de Heidegger, véritablement ruiné à la racine l'idéalisme subjectif de Fichte, et cela au moment même où celui-ci commençait tout juste à se déployer. Une telle critique, si désastreuse pour le projet fichtéen, se trouverait entre autres, a-t-on dit, dans la fameuse lettre à Hegel du 26 janvier 1795. Or la critique de Fichte contenue dans cette lettre n'est pas valable. Elle laisse absolument intact le projet fichtéen, et ce n'est pas le moindre mérite de Mme Waibel que d'avoir mis en lumière la vanité de cette critique. Celle-ci toutefois trouve tout de même le moyen de donner ici raison à Hölderlin contre Fichte. D'après Mme Waibel, en effet, Hölderlin ici ne paraîtrait avoir tort que pour avoir eu d'abord raison. En d'autres mots, Hölderlin, alors qu'il suivait les cours de Fichte à Iéna, aurait fait part de sa critique à Fichte, qui en aurait admis la pertinence et se serait ensuite corrigé lui-même d'après celle-ci. Or on sait que Fichte rédigeait et faisait imprimer ses *Principes de la Doctrine de la science* de 1794-95 par feuillets, à mesure qu'il progressait dans l'enseignement de sa doctrine. Afin d'appuyer sa thèse, Mme Waibel développe, sur la base de ce fait, une analyse des *Principes* dans laquelle elle entreprend de montrer que la « théorie du moi » exposée aux § 1-3 et celle qui se trouve exposée au § 5, qui n'était pas encore rédigée au moment où Hölderlin arriva à Iéna, présentent des différences qui correspondent précisément aux trois aspects de la critique hölderlinienne de Fichte apparaissant dans la lettre à Hegel du 26 janvier 1795.

Non moins originale est la thèse que défend Mme Waibel au deuxième chapitre, dans lequel elle tente de mettre en évidence la position de Hölderlin à l'égard du néo-scepticisme qu'avait suscité, vers la fin du 18^e siècle, l'assurance présomptueuse des kantians qui défendaient une interprétation dogmatique de Kant dont ils n'entrevoient pas les faiblesses. Ayant procédé à un examen de la pensée des tenants du scepticisme les plus susceptibles d'avoir été lus ou connus de Hölderlin et fait état des fragments où Hölderlin exprime sa pensée au sujet du scepticisme et des limites de la connaissance, Mme Waibel fait ressortir un aspect de la critique hölderlinienne de Fichte qu'elle semble avoir été la seule à apercevoir. Il apparaît en effet, d'après l'argument de Mme Waibel, que Hölderlin remettait en question jusqu'à la possibilité même du projet fichtéen d'une Doctrine de la science, et se rapprochait sensiblement ce faisant des positions que défendaient Jacobi et Niethammer (un ami de Hölderlin) à ce sujet. Hölderlin, selon Mme Waibel, se serait ainsi conçu lui-même comme une sorte de sceptique.

Le troisième chapitre est consacré au concept fichtéen de détermination réciproque (*Wechselbestimmung*) et à la manière dont Schiller et Hölderlin ont récupéré ce concept dans le cadre d'une théorie des pulsions (*Triebtheorie*). À ce sujet, Mme Waibel se livre à nouveau à un périlleux exercice en défendant la thèse selon laquelle la théorie des pulsions telle qu'elle apparaît dans les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* de Schiller serait en partie attribuable à l'influence de Hölderlin.

Elle s'appuie pour ce faire sur le fait que l'exposition du concept de nature dans l'essai *Sur la grâce et la dignité* de Schiller, antérieur aux *Lettres*, présente des différences par rapport à l'exposition du concept de nature contenue dans ces dernières, et que la seconde correspond à la conception hölderlinienne de la nature telle qu'elle apparaît dans le *Fragment d'Hypérion* dont Schiller avait pris connaissance peu avant

de travailler sur ses *Lettres*. Mais Schiller n'aurait pas été le seul à avoir bénéficié des lumières de Hölderlin concernant le concept de détermination réciproque. Ce concept, constate Mme Waibel, apparaît dans les écrits de Schelling et de Hegel peu de temps seulement après qu'ils aient revu Hölderlin, dans le cas de Schelling peu après sa rencontre avec Hölderlin à Tübingen au cours de l'été 1795, et dans le cas de Hegel peu après sa rencontre avec le même en janvier 1797. L'influence est donc selon Mme Waibel hautement probable.

Le quatrième chapitre est sans doute l'un des plus intéressants de l'ouvrage de Mme Waibel. Celle-ci y attire l'attention du lecteur sur un écrit de Hölderlin ayant peu occupé jusqu'à maintenant les commentateurs. Il s'agit de l'ébauche d'une métaphysique contenue dans la lettre du 21 juin 1796 à son frère Karl Gok. À la lumière des philosophies de Kant, Reinhold et Fichte, Mme Waibel tente de rendre compréhensible ce texte d'une grande difficulté et principalement la position que Hölderlin y défend concernant la « co-originarité » (*Gleichursprünglichkeit*) (204) de la raison théorique et de la raison pratique et l'identification de leur principe commun à l'être comme beauté.

Le cinquième chapitre traite de la réception holderlinienne des *Principes du droit naturel* de Fichte, qui comprend principalement deux aspects. Mme Waibel fait d'abord ressortir l'impact qu'eut la théorie fichtéenne de l'intersubjectivité dans la pensée de Hölderlin. Comme le fragment de Hölderlin sur la religion (*Religion-Fragment*) le laisse supposer, celui-ci aurait tenté, dit Waibel, d'établir un parallèle entre la relation des individus à la société dont traite Fichte dans son *Droit naturel* et la relation qu'entretiennent les individus avec Dieu. Le second aspect de cette réception concerne une comparaison que fait Hölderlin entre le droit naturel et les mathématiques dans la lettre du 10 janvier 1797 à son frère Karl Gok. À la lumière des propos tenus par Kant et Fichte concernant la relation de la philosophie avec les mathématiques, Mme Waibel tente de mettre ici en lumière cette comparaison à propos de laquelle Hölderlin ne donne aucune explication.

Enfin, dans le sixième et dernier chapitre, Mme Waibel s'attaque courageusement au difficile essai de Hölderlin concernant la Démarche de l'esprit poétique (que l'on date habituellement de 1800), dans lequel ce dernier développe sa fameuse « poétologie ». C'est ici le seul endroit de l'ouvrage de Mme Waibel qui confère une certaine unité aux divers propos qu'elle tient dans les chapitres antérieurs. Faisant appel aux explications qu'elle a données dans les chapitres précédents concernant la théorie fichtéenne de l'intersubjectivité et le concept de détermination réciproque, Mme Waibel offre un éclairage nouveau sur un texte qui, souvent commenté, demeure toujours obscur. La théorie fichtéenne de l'imagination y est également abordée, afin de mettre en lumière le concept holderlinien d'esprit poétique qui, selon Mme Waibel, est en étroit rapport avec celle-ci.

Dans l'ensemble, le livre de Mme Waibel présente surtout l'intérêt d'attirer l'attention du lecteur sur plusieurs écrits et fragments de l'œuvre de Hölderlin qui ont été jusqu'ici plutôt négligés. L'originalité des thèses défendues par Mme Waibel dans cet ouvrage est sans doute également stimulante. Elle oblige entre autres le lecteur à retourner aux textes pour y éprouver de nouveau sa propre interprétation des écrits de Hölderlin et de Fichte. Mais si Mme Waibel sait piquer la curiosité de son lecteur, celui-ci sera peut-être déçu de constater que l'originalité ici se meut parfois en extravagance.